

## Les avis de notre Cercle des lectrices

*Dès les premières pages, on retrouve cette plume délicate qui sait allier émotion, profondeur et spiritualité. L'histoire de Marguerite et de ses filles nous entraîne dans une fresque où se croisent amour, héritage familial et luttes féministes. Ce roman, à la fois intime et universel, nous rappelle que chaque génération peut transformer ce qu'elle reçoit. Une lecture aussi tendre que puissante.*

Alexia @alexialivresouverts

*Quel bonheur de retrouver la plume lumineuse de Céline Colle ! Dès les premières pages, j'ai été happée par cette histoire émouvante. La disparition troublante de Marguerite, les objets mystérieux dans la boîte à chaus-sures, les secrets enfouis... tout m'a profondément émue. J'ai été touchée par les filles de Marguerite, chacune à sa manière, et surtout par Alice, que j'ai aimé voir grandir, tel un papillon qui déploie enfin ses ailes. J'ai aussi beaucoup aimé découvrir une partie du passé de Marguerite durant la Seconde Guerre mondiale. Ce roman parle d'amour, de silence, de mémoire, de liens invisibles... Bref, c'est un coup de cœur.*

Caroline @carol\_in\_besac

*Un vrai COUP DE CŒUR pour ce roman captivant où s'entrecroisent mémoire familiale, quête de vérité et histoire d'amour inoubliable. Une plume poétique et authentique qui nous emmène dans une histoire hors norme, pleine de surprises, à la découverte de secrets de famille bien enfouis. Une intrigue qui s'ancre au cœur de l'Histoire, de ses tragédies et des choix souvent cornéliens auxquels nous devons faire face. Marguerite et sa fille Alice m'ont fait vivre un tourbillon d'émotions et m'ont tenue en haleine jusque dans les dernières pages. Bref, un roman touchant et bouleversant qui se lit d'une traite tant les personnages sont attachants et l'intrigue inattendue.*

Caroline @les\_petites\_lectures\_de\_caro

*Il y a des livres qui se glissent dans nos vies comme des confidences, fragiles mais essentielles. Celui-ci en fait partie. À travers ses pages, il murmure une histoire de famille, de silences, d'héritages invisibles.*

*Ce roman parle de secrets, non pas ceux qu'on cache par honte, mais ceux qu'on protège par amour. Il explore les fils invisibles qui relient une mère et sa fille, les choix d'hier qui façonnent nos vies d'aujourd'hui. Il questionne aussi l'empreinte de l'Histoire, cette mémoire collective qui coule dans nos veines.*

*Au fil des pages, j'ai vu Alice s'ouvrir, se libérer de son cocon parisien rigide pour déployer ses ailes. La voix de Marguerite, plus vibrante et rythmée, m'a particulièrement touchée.*

*C'est un récit qui nous rappelle que nos racines sont autant des chaînes que des ailes. Peut-être, en le lisant, entendras-tu toi aussi ce murmure discret : celui des générations passées qui continuent de battre dans nos propres choix.*

Katia @lire1x

*Dès les premières pages, la plume douce et fluide de Céline Colle m'a donné envie de me plonger dans le roman. On démarre avec la disparition de Marguerite et une mystérieuse boîte à chaussures : simple en apparence, mais pleine de secrets. Chaque lettre, chaque photo, chaque objet trouvé m'a donné l'impression d'ouvrir moi-même cette boîte de Pandore. J'ai avancé aux côtés d'Alice et Marie, aussi intriguée qu'elles par les révélations sur leur mère. Plus on découvre son histoire, plus le mystère se teinte d'émotion, et plus on comprend qu'on ne connaît jamais totalement ceux qu'on aime, même dans sa propre famille. Ce roman est fluide, tendre et plein de suspense : il m'a émue, surprise et tenue en haleine. Et jusqu'à la dernière page, Marguerite reste une femme insaisissable, emplie de mystère... à l'image de ce livre.*

Rachel @aradiaguidances

*Un coup de cœur magistral pour la plume de l'autrice qui va marquer mon esprit de son empreinte indélébile ! Un roman qui nous plonge au*

*cœur de nos émotions et nous invite à aimer de toutes nos forces et de tout notre être, à vivre intensément la vie que l'on se choisit. Une histoire qui fait briller notre regard, crée des étincelles dans notre cœur et fait souffler un vent de magie dans nos vies. La puissance d'un amour éternel qui lie deux êtres et défie le temps, la douleur de l'absence et du manque. Une histoire qui marque une vie. C'est aimer pour se sentir vivant et le rester. C'est aussi transmettre l'histoire de sa vie et ce qu'elle nous apprend : rompre la loi du silence et se libérer de ses blessures émotionnelles. Une écriture sensible, douce et profondément humaine qui agit comme un baume pour réparer les bleus de l'âme, en nous délivrant des messages d'une rare beauté. Libérer sa parole, accueillir ses émotions pour délivrer sa vérité et offrir le plus merveilleux des cadeaux à ceux que l'on aime.*

Céline @celinelovereading

*Quelle douce lecture! Dès les premières pages, j'ai été happée par l'histoire, intriguée par le mystère entourant la mère d'Alice. À travers le journal intime qu'elle découvre, Alice recompose peu à peu le puzzle de cette existence passée, et cette quête nous entraîne dans un récit à la fois sensible et palpitant. Impossible de reposer le livre tant l'envie de savoir grandit chapitre après chapitre.*

*J'ai également été séduite par les descriptions lumineuses des paysages du Sud, qui apportent chaleur et profondeur au récit. L'atmosphère y est si bien rendue que l'on croit presque sentir le parfum de la garrigue ou la caresse du soleil sur la peau.*

*Par ailleurs, je découvre la plume de Céline Colle. On m'en avait vanté la beauté et la poésie et cela a été confirmé par ma lecture.*

*En fin de compte, c'est un roman à la fois doux et addictif, qui aborde des thèmes intimes et profonds avec beaucoup de finesse. Une histoire qui touche le cœur.*

Amandine @zen\_la\_lecture

*Ce roman est une magnifique découverte. La plume de l'autrice m'a transportée dès les premières lignes. Il s'agit d'une très belle histoire*

*d'amour. À travers le destin d'une mère et de sa fille, l'autrice nous offre un récit plein de tendresse et d'émotions. Si vous aimez les secrets de famille, les histoires à double temporalité, les belles histoires d'amour, je ne peux que vous conseiller de découvrir ce roman. Il fera à coup sûr « tourner les moulins de vos cœurs » !*

Nathalie @nathi\_lit

*Ce roman m'a profondément touchée par la manière dont il explore les secrets enfouis et les amours brisés par l'Histoire. La disparition d'une mère devient le point de départ d'une quête bouleversante, où chaque découverte réveille les souvenirs, les blessures et les promesses oubliées. Portée par une plume d'une grande justesse, le récit magnifie les émotions et les silences, transformant chaque révélation en éclat de vérité.*

*On y croise les amours perdus et retrouvés, les interdits et les impossibles, mais surtout cette urgence intime d'oser enfin vivre pour soi. Ce n'est pas seulement l'histoire d'Alice et de Marguerite : c'est aussi un miroir tendu à chacun de nous, à nos propres secrets, à nos propres rendez-vous manqués.*

*J'ai refermé ce roman le cœur serré, mais aussi empli d'une douce lumière. Il nous rappelle que se réconcilier avec son passé, c'est peut-être la plus belle manière d'ouvrir la voie au bonheur. Un récit sensible, vibrant, à la fois bouleversant et réparateur.*

Sabine @binou0\_bouquine

*Quand un passé bien enfoui bouleverse une vie pleine de certitudes et de croyances, il remue, mais il peut aussi aider à reprendre son destin en main.*

*C'est ce que va vivre Alice, en découvrant une boîte à chaussures remplie de souvenirs chez sa mère partie sans donner de nouvelles depuis quelques jours.*

*J'ai ressenti une montée crescendo dans l'intrigue. Comme une pelote de laine que l'on déroule petit à petit, pour finalement accélérer au moment où on arrive au bout. Des thèmes forts, tels que l'amour, les secrets de*

*famille, la résilience... sont abordés. J'aime les thématiques puissantes, les histoires de vie; ce livre ne pouvait que me toucher.*

*De belles émotions m'ont traversée : de la peine, de la tendresse, de la compassion, de l'espoir... La plume de l'autrice, juste et sensible, a contribué à alimenter cette palette de sentiments.*

Stéphanie @stef\_et\_ses\_lectures

*Me voilà touchée en plein cœur par cette histoire douce-amère d'âmes qui se croisent, de timing divin et de hasards qui n'en sont pas. C'est un roman qui fait réfléchir au sens que l'on veut donner à sa vie et qui nous rappelle qu'il n'est jamais trop tard.*

*Je me suis imprégnée de chaque mot, notamment ceux-ci que je conserve dans un coin de ma tête et de mon cœur, précieusement : « On a le droit de se tromper, peu importe les erreurs de parcours et les déviations de trajectoires, il faut s'acharner à retrouver le chemin. Celui qui nous est promis, source d'amour et de joie; retourner à lui, quoi qu'il en soit. Les remords vaudront toujours mieux que les regrets. »*

Sylvie @mimilitavecmoi

*Et si l'on osait vivre au-delà des convenances? C'est la réflexion au cœur de l'histoire de Marguerite. Avec une plume délicate, l'autrice nous entraîne entre présent et passé, mêlant le journal intime de l'héroïne et l'enquête de sa fille Alice, décidée à lever le voile sur les secrets de sa mère. J'ai particulièrement aimé suivre Alice dans ses doutes et ses découvertes. Cette lecture m'a séduite par la justesse de son propos et la finesse de son écriture. Un récit vibrant d'amour et de résilience, qui interroge nos choix de vie et nous invite à oser la liberté d'être soi.*

Émilie @La\_pal\_de\_la\_licorne

*Céline Colle est la reine incontestée des jolies histoires mêlant l'amour, la famille et l'importance du passé dans le présent. Par ce roman, elle excelle avec la double narration nous immergeant dans le journal de*

*Marguerite, dans ses souvenirs et cette histoire poignante, et dans le présent intrigant : où est-elle ? Une boîte à chaussures, une photo, des lettres, mais maintenant ? Maintenant, nous sommes pendus à la plume à la fois douce et saisissante de l'autrice. Nous aussi, nous voulons comprendre, alors on tourne les pages, addicts, pour savoir et pour découvrir cette page d'histoire aussi. Ce roman est un hymne à la vie et à l'amour avec un grand A, à ces amours qu'on n'oublie pas, à ceux qui se créent, à l'amour familial. Il nous donne de l'espoir, l'envie de découvrir l'histoire de ceux qui nous entourent avant qu'il soit trop tard, et nous invite à vivre pleinement. Un coup de cœur saisissant d'émotions et d'humanité !*

Aurélié @misss\_lilie

*Coup de cœur pour ce roman intime, sensible, qui fait la part belle à la beauté de la vie, à l'importance des liens, les silences transmis en héritage invisible et la puissance de l'amour.*

*Une histoire qui montre combien les secrets, même soigneusement rangés dans une boîte à chaussures, finissent toujours par refaire surface. Et qui interroge : que savons-nous vraiment de ceux que nous croyons connaître par cœur ?*

*J'ai aimé la tendresse qui se dégage de ce récit, la pudeur avec laquelle l'autrice nous livre ses personnages, la justesse des émotions.*

*Un roman à la fois doux et poignant. Une lecture comme une confidence.*

*Un livre qui nous accompagne longtemps après l'avoir refermé.*

Françoise @lavieenlivresdefrancoise

## **Romans de la même autrice aux Éditions Jouvence**

*Toutes ces vies où nous nous sommes aimés*

*Un secret peut en cacher un autre*

## **Dans la même collection aux Éditions Jouvence**

*Le soleil brille toujours au-dessus des nuages*, Aurore Brevet

*Le Jeu des possibles*, Bénédicte La Capria

*Comment j'ai résolu l'épineux problème du changement climatique*

*(et trouvé l'amour)*, Sofia Giovanditti

*Sous les arbres du destin*, David Perroud

*Amour, Whisky & Étiquettes*, Elsa Page

*Il suffit d'une cerise sur le gâteau*, Cécilia Duminuco

*La Promesse du silence*, Catherine Balance

*Ce sera lui*, Laurent Grima

*Le Sac à main d'une autre vie*, Victoria Lecointe

*Le Charme des fantômes trop bavards*, Éliane Saliba Garillon

*Le Chaman du Pacifique*, David Perroud

*Le destin n'a pas toujours tort*, Cécile Hovane et Laetitia Dupont

*On n'est jamais à l'abri... d'une nouvelle joie*, Yor Pfeiffer

*L'Écho des souffrances silencieuses*, Emmanuelle Drouet

## **Éditions Jouvence**

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève, Suisse

Site Internet : **[www.editions-jouvence.com](http://www.editions-jouvence.com)**

E-mail : [info@editions-jouvence.com](mailto:info@editions-jouvence.com)

## **Catalogue gratuit sur simple demande.**

© Éditions Jouvence, 2025

ISBN : 978-2-88984-040-3

Couverture : Studio Piaude

Correction : Céline Dutt et Stéphanie Hourcade

Mise en pages : Valérie Boukobza

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

CÉLINE COLLE

# MARGUERITE

ou les confidences d'une  
boîte à chaussures

JouVence  
*roman*



**Paris, lundi 19 juin 2000**

– Maman a disparu!

C'est ainsi, sans préambule, sans filtre, sans un « bonjour, comment vas-tu ? », qu'Alice annonça la nouvelle à sa sœur. Marie avait d'abord ri.

– Mais qu'est-ce que tu racontes?

– Je ne raconte rien. Je t'informe que maman a disparu.

Le ton railleur de Marie fit peu à peu place au silence lorsqu'Alice détailla les raisons de son angoisse. Leur mère ne répondait pas au téléphone, n'avait pas rappelé après le message vocal laissé trois jours auparavant, et les textos envoyés n'avaient pas été lus. Alertée par ce silence inhabituel, Alice, qui possédait un double des clés de l'appartement parental, était allée vérifier par elle-même.

– Je suis chez elle.

– Et?

– Et elle est partie!

Alice avait fait un tour rapide à l'intérieur de l'appartement, ouvrant chaque porte avec l'angoisse vissée au ventre, inspectant chaque pièce, redoutant de retrouver le corps inerte de sa mère étendu sur le carrelage de la cuisine, le

parquet du salon ou la moquette d'une chambre. Le pire avait été de pénétrer dans la salle de bains. Elle craignait d'y trouver une suicidée. Cela ressemblait peu à sa mère, mais elle avait perdu son mari six mois auparavant, et peut-être ce deuil était-il trop difficile à supporter. Lorsqu'on vivait quarante-six ans auprès de la même personne, pouvait-on lui survivre ? C'était une question légitime, même s'il lui semblait à cet instant précis qu'elle-même saurait tout à fait continuer à vivre sans François. Même présent à la maison, il était toujours si absent et réservé, quelquefois de si mauvaise humeur, sempiternellement préoccupé par ses dossiers. Leur éloignement avait été tel ces derniers mois que l'idée de vivre seule lui traversait de temps à autre l'esprit. Cette pensée était si incongrue dans ce moment de tension extrême et, malgré tout, si saisissante de vérité qu'elle en avait été ébranlée. Elle avait secoué la tête pour chasser cette idée déplacée, avant de poursuivre ses recherches. En fin de compte c'était la chambre à coucher parentale qui avait eu le plus à raconter. Sur le lit avaient été abandonnés à la hâte quelques vêtements et accessoires qu'on avait décidé de ne pas emporter. La porte de l'armoire était restée ouverte et, témoin silencieux de ce départ précipité, le téléphone portable de Marguerite trônait sur sa table de chevet, mais il ne contenait rien d'autre que quelques appels en absence et un message sur le répondeur.

Après avoir raconté sa découverte en détail à sa sœur, Alice raccrocha et, soudain privée de ses forces, retourna mollement dans la chambre à coucher où sa mère dormait seule désormais. Assise sur le lit, elle prit le temps

de regarder les murs et les objets autour d'elle. Le décor n'avait pas changé depuis des années, et même si le papier peint rose fané de son enfance avait été remplacé par une teinte beige plus sobre, les mêmes photos restaient accrochées au mur : elle, un bébé joufflu au duvet blond, qui avait vu le jour en 1955. Juste à côté, sa sœur Marie, née six ans plus tard, une masse de cheveux noirs sur un corps frêle. Son regard se posa ensuite sur la photo de mariage de ses parents. Sa mère semblait si jeune. Marguerite Darcy n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'elle avait épousé Pierre Denormandie. Cela lui parut soudainement étrange de regarder cette femme qui n'était pas encore sa mère. Que pensait-elle alors ? Quels étaient les rêves d'une jeune fille de bonne famille en 1954 ? Désirait-elle ardemment ce bébé qui était venu si vite après le mariage ? Sa mère lui avait toujours dit qu'elle l'aimait, et Alice l'avait toujours cru. Marguerite s'était occupée de sa première fille jusqu'à ce qu'elle entre à l'école élémentaire, ce qui avait favorisé leur lien très fusionnel. Devenue adulte, Alice avait conservé avec elle une relation privilégiée. Elle la voyait chaque mercredi quand elle venait récupérer ses enfants et, en général le week-end, elles trouvaient un moment pour partager un café. Avant de devenir elle-même maman, Alice adorait leurs rendez-vous au salon de thé certains samedis après-midi, leurs flâneries sur les quais de Seine pour dénicher de vieux romans sur les étals sans fin des bouquinistes. La jeune femme s'était toujours beaucoup confiée à sa mère et elle avait eu bien souvent en retour le plaisir d'écouter les histoires que celle-ci lui racontait sur

son enfance et son adolescence parisiennes. Sa vie ressemblait presque à un conte de fées. Marguerite était la fille unique d'un éminent chirurgien, le docteur René Darcy, et de son épouse Eugénie qui, après avoir failli mourir en couches, s'était vu retirer la chance d'enfanter à nouveau. Marguerite avait donc été chérie, choyée, adorée. Même la guerre semblait avoir glissé sur elle, un épisode qu'elle n'évoquait jamais, se contentant de répondre, lorsqu'on lui posait des questions, qu'elle avait simplement eu la chance de ne pas la vivre tout à fait comme les autres. À vingt ans, elle avait rencontré Pierre. De sept ans son aîné, ce beau jeune homme venait de terminer ses études de droit et intégrait un illustre cabinet d'avocats. Le sang de la vieille bourgeoisie parisienne coulait dans leurs veines. La jeune femme s'était trouvée enceinte juste après les noces, et le couple avait emménagé dans un magnifique et spacieux appartement dans le quartier chic de La Motte-Picquet, celui-là même où Alice égrainait à présent quelques-uns des souvenirs que sa mère lui avait confiés. Une vie rêvée, en somme, qui n'empêchait pourtant pas cette ombre de passer subrepticement dans le regard de celle qui l'avait mise au monde. Alice n'aimait pas cet éclair de mélancolie profonde qu'elle remarquait parfois et dont elle ne savait rien, mais qui s'évanouissait dès que Marguerite sentait qu'on la regardait. Il s'éteignait dans un tourbillon de jeux, de rires et de promenades. Lorsqu'elle était enfant, sa mère l'emmenait partout. Ensemble, elles faisaient les magasins. L'hiver, emmitouflées dans leurs manteaux de laine, respirant dans leur cache-nez, elles s'extasiaient devant les

vitrines de Noël, montaient sur des manèges aux mélodies entêtantes, prenaient un chocolat chaud dans une belle brasserie du quartier et, parfois, chez Jacqueline ou Denise, les amies fidèles. À la maison, Paulette, l'intendante, était chargée du ménage et des repas. Le quotidien ne vint presque jamais altérer leur aire de jeu qui s'étira jusqu'aux six ans d'Alice. La vie était belle. Tout avait soudainement changé avec l'arrivée de Marie.

Brusquement tirée de sa rêverie par le tintement du téléphone fixe, Alice sursauta et se précipita au salon pour décrocher, essoufflée :

– Oui?

– C'est moi. Tu as couru?

– Oui, j'ai couru! Marie, tu es au courant que j'ai un téléphone portable? C'est très pratique, tu devrais essayer, je t'assure!

– J'ai réfléchi. Maman aura simplement eu besoin de vacances, et au moment de partir, elle aura oublié son téléphone. À mon avis, tu t'inquiètes pour rien.

– T'es sérieuse, là? Maman, partir sans me prévenir? Je te rappelle qu'elle garde encore Pauline et Antoine les mercredis après-midi. Et elle connaît nos numéros. Depuis trois jours, elle aurait trouvé le moyen de nous avertir.

– Est-ce que tu as regardé partout pour essayer de dénicher des indices?

– Comment cela?

– Tu m'as bien dit que maman avait laissé des vêtements sur le lit?

– Oui.

– Alors, concentre-toi sur ce qu'elle a emporté avec elle : vêtements, chaussures, accessoires, maquillage, taille de la valise. Cela nous donnera peut-être une indication sur la destination, l'objet du voyage ou la durée du séjour. Cherche un mot, une adresse, un numéro griffonnés sur un Post-it...

– Pas bête. Je vais regarder et je te rappelle. Et... merci, Marie. J'ai peur, tu sais, qu'il lui soit arrivé quelque chose.

– Je sais. Ne t'en fais pas trop, je suis sûre qu'il y a une explication rationnelle à tout cela. Tu verras qu'on en rira dans quelques heures.

Alice faillit pleurer, mais se retint pour ne pas agacer sa sœur. De retour dans la chambre de sa mère, elle entreprit alors, comme un réflexe, de ranger dans la penderie les quelques affaires éparpillées. Elle sonda les cintres vides. Il lui sembla qu'il manquait surtout les grands classiques de l'été : robes, jupes, bermudas et petits hauts. On était en plein mois de juin. Les vêtements ne lui apprendraient pas grand-chose. Sa mère avait évidemment emporté sa trousse de maquillage, mais là non plus, cela n'apportait aucune information digne d'intérêt. Elle s'attela ensuite aux chaussures que sa mère avait dû essayer avant de renoncer à les prendre avec elle. Cela ne lui ressemblait vraiment pas de partir en laissant tout en désordre. Alice remit les deux premières boîtes à leur place initiale, mais la troisième refusa obstinément de rentrer. Elle étouffa un juron et se mit à quatre pattes afin de dégager ce qui bloquait. C'était une vieille boîte à chaussures au fond du placard, blanche et sans inscription. En la déplaçant, elle perçut un objet

glisser à l'intérieur et sentit, sous ses doigts, une matière étrange collée sur le couvercle. Elle s'apprêtait à regarder de plus près quand elle entendit le clocher de l'église Saint-Léon sonner dix-huit heures.

– Mince!

Elle arriverait en retard à la garderie et les animatrices n'aimaient pas cela. Elle essuierait encore une réflexion. Si seulement François pouvait, ne serait-ce que de temps en temps, prendre le relais, la seconder et assumer d'avantage son rôle de père. Cependant, mettant tout en œuvre chaque jour pour éviter les remarques désobligeantes et les tensions de plus en plus fréquentes dans son couple, cette fois encore, elle ne lui demanderait pas d'aller exceptionnellement chercher les enfants. Alice se remit précipitamment debout, poussa du bout du pied la dernière pièce de son Tetris improvisé et referma la porte du placard. Sans hésiter, elle attrapa le Nokia de sa mère et le glissa dans son sac à main. Après avoir verrouillé la porte de l'appartement, Alice partit à grandes enjambées dans le couloir. Elle snoba l'ascenseur, qu'elle jugeait trop lent, et choisit les escaliers. Elle les dévala à toute allure jusqu'à ce qu'elle heurte une silhouette qui montait dans l'autre sens.

– Quelle cavalcade!

La voix était grave, le ton amusé. Sans s'arrêter, Alice se retourna, descendit deux marches, lentement, à reculons, juste le temps de dire pardon à ce géant qui lui souriait.

Arrivée dans la rue, elle se remit à courir en direction du métro.

## Journal de Marguerite

Paris, 10 octobre 1962

Aujourd'hui est un jour béni ! Pierre a enfin accepté. Ce matin même ! Il veut bien me prendre à l'essai. Cela paraîtrait sans doute exagéré aux yeux des autres, mais j'ai la sensation d'avoir gagné une bataille. Depuis des semaines, je revenais régulièrement à l'assaut, parfois avec humour, souvent l'air grave, toujours avec détermination. Hier, il semble que j'aie été plus convaincante que les autres jours ou plus exaspérante peut-être. Peu importe, j'ai réussi. Je prendrai dans quelques jours mes nouvelles fonctions au cabinet. C'était sa condition *sine qua non* : me garder près de lui, comme s'il souhaitait avoir toujours un œil sur moi. Que les hommes ont donc peur de nous ! Je crois qu'elle se niche là, l'énigme de cette domination masculine qui perdure. Entre eux, parfois même en public, certains n'hésitent pas à nous dépeindre comme de fragiles ingénues alors que chacun sait au plus profond de lui, inconsciemment peut-être, que nous sommes bien plus intelligentes et fortes qu'ils



le disent. Pendant les deux guerres, ils ont vu les femmes à l'œuvre, ils connaissent nos ressources. Heureusement, Pierre est plus averti que bien de ses semblables. Il ne nie pas mes compétences ni celles des autres femmes. Il n'a jamais cherché à me faire passer pour une idiote bien élevée auprès de nos amis, mais, tout de même, il aurait préféré que je continue à pouponner. Finalement, j'ignore ce qui l'effraie le plus : l'opinion publique ? La désapprobation de nos parents ? Que je puisse lui être infidèle ? Depuis que je me suis autorisée à lire *Le Deuxième Sexe*, je revis, mais je m'agite aussi. J'ai l'impression de devoir retrouver mon souffle. Simone de Beauvoir m'inspire, me pousse en avant. Je veux faire partie de celles qui construisent un nouveau monde, « ce monde [...] qui appartient aux hommes : ils n'en doutent pas, elles en doutent à peine ». Quelques mots si bien écrits, pour résumer ce schéma qui perdure et nous enferme par consentement mutuel.

J'ai vu Denise, aujourd'hui, qui m'a appris que, ça y est, le Mouvement démocratique féminin a été créé. Elle était intarissable sur Marie-Thérèse Eyquem. « Avec elle à la tête du parti, les choses vont bouger », m'a-t-elle dit. Je l'espère. Elle est là, toute proche, la rébellion. On sent bien que cette nouvelle décennie charrie avec elle les prémices d'une révolte en jupon. Les femmes commencent enfin à taper du pied, et sous leurs réponses polies et leurs sourires sages, on devine la rage. Je les admire, toutes celles qui se battent, qui écrivent, qui crient haut et fort ce que la majorité pense tout bas. Celles qui se mettent en danger. Je les soutiens et souhaite marcher avec elles. Certaines

diront que je ne peux pas comprendre, mais c'est faux. Je les comprends également. Bien entendu, je ne suis pas confrontée aux mêmes conditions que la plupart de mes consœurs et donc pas animée de la même colère. J'ai la vie bien plus facile. Mon mariage, à l'inverse de beaucoup d'autres, m'a épargné le calvaire des tâches ménagères. Et puis, j'ai adoré ce temps passé à élever ma tendre Alice. Je me demande d'ailleurs sans cesse si c'est si mal de ne pas offrir ce même temps à ma petite Marie. J'élude la réponse, mais elle s'impose parfois. Oui, c'est injuste, et sûrement m'en voudra-t-elle un jour...

Pourtant, je ne peux me résoudre à passer quatre années encore à pouponner, jouer, flâner, tout ce qui, finalement, jusqu'à présent, m'a laissé bien trop de temps. Trop de temps pour réfléchir, trop de temps pour me souvenir. J'ai la mémoire trop longue. Je ne veux plus penser à lui, ni aux champs de lavande, ni aux moulins de là-bas. Mais je m'égare... une fois de plus là-bas. Ne plus me perdre dans ma mémoire et écrire un nouveau chapitre de ma vie de femme, reprendre les rênes de mon existence.

N'est-elle pas là, ma véritable bataille? Participer au nouveau mouvement féministe, embrasser la cause à ma manière, bâtir un nouveau monde, travailler et gagner mon propre argent... Oui! Cependant, si je regarde au-delà des apparences, si je scrute mes profondeurs, si je sonde ma conscience, que se cache-t-il derrière cette posture de femme engagée? Un besoin de tromper le temps, de le tuer, à coups de dossiers, de sorties, de dîners, de conférences et de débats au café. Une volonté de réduire à peau de

chagrin la liberté de me demander ce qui se serait passé si je n'étais pas allée danser ce fameux 1<sup>er</sup> mai et de m'imaginer comment ma vie se serait dessinée avec lui. Et si je regarde plus loin encore, n'y a-t-il pas dans ce désir d'autonomie financière un fantasme désinvolte, l'absurde fantaisie de pouvoir un jour partir, être libre, abandonner Paris et retrouver Fontvieille?

Oh, je m'y vois parfois, courant comme autrefois au milieu des arbres argentés, ma main dans la sienne, les cheveux chahutés par le vent, me reposer à l'ombre d'un moulin, sa tête reposant sur ma cuisse, écoutant la mélodie de ses ailes et le chant des cigales. Je sens encore le doux parfum de la garrigue, l'odeur du thym qu'il frottait entre ses doigts avant d'en glisser dans mes cheveux, les arômes capiteux des olives que la meule écrasait, l'odeur subtile du foin, les senteurs du tilleul qui trônait au bout de l'allée et les effluves de lavande transportés par le vent... Et je revois la ferme en pierres, le pré, l'éclat des genêts, la rivière en bas, le sourire de ma douce Madeleine, les yeux humides de Léon, les fossettes de Suzanne et... lui. Hier encore, mon regard s'est attardé sur un adolescent qui tentait de faire des ricochets dans l'eau. Je me suis arrêtée, et tandis que je fixais les ondulations hypnotiques qui se propageaient sur la surface de la Seine, les images du passé n'ont pas tardé à s'imposer. Lucien m'est apparu dans sa chemise en lin beige toujours entrouverte et son large pantalon en coton gris, retenu par des bretelles de la même couleur. Toute la vigueur de sa jeunesse jaillissait de ses épaules carrées, de ses bras musclés, de son torse glabre, de sa mâchoire

saillante. Les travaux de la campagne avaient fait de lui un homme avant l'heure. Son sourire et sa mèche blonde m'éclaboussaient à nouveau. Nous étions de jeunes gens insouciantes, et il m'apprenait à faire des ronds dans l'eau. J'ai ressenti à nouveau la rugosité de sa paume contre le dos de ma main quand il accompagnait mon geste. Mon émoi, chaque fois qu'il me touchait ou s'approchait de moi. C'était devenu un accord tacite entre nous : il me montrait les jeux de la campagne et je partageais avec lui les quelques connaissances que j'avais acquises grâce à une éducation familiale et scolaire stricte. Lorsque j'étais arrivée dans sa vie, Lucien peinait à lire et encore plus à écrire. Il avait eu le temps d'apprendre les rudiments, mais à dix ans, il avait rejoint son père aux cultures, car « on avait besoin de bras », se justifiait Léon. Alors, j'avais pris l'habitude de chaparder les livres que l'institutrice oubliait volontairement sur une table au fond de la classe, et lorsque je revenais de l'école, nous nous retrouvions en secret, dans la discrétion de la grange. Patiemment, les premiers mois, je l'écoutais ânonner, suivant d'un œil attentif son index discipliné qui glissait sous les mots. Au bout de six mois, en bon élève consciencieux, Lucien lisait de manière fluide, écrivait presque sans faire de fautes, tandis que j'excellais dans les ricochets, dans l'art de faire vibrer une feuille entre les deux pouces et de pêcher les écrevisses. Au fil d'un temps assez court, ce gaillard gauche et timide, paralysé à l'idée de parler à quiconque plus instruit que lui, était sorti de son mutisme. Il avait gagné en assurance. La première fois qu'un de mes galets avait rebondi trois fois sur le canal de

la vallée de Baux, il avait arraché sa casquette avant de la projeter à terre en poussant un cri de joie qui avait fait fuir un couple de bergeronnettes. C'était sa victoire autant que la mienne. Il était fait de cela, aussi, de cette bonté évidente, de cette manière de se réjouir pour les autres, sans jamais envier ni jalouser, de cette simplicité d'être qui il était. Et il était beau parce qu'il ignorait sa beauté. Il fut le premier et le dernier à me rebaptiser. Pour lui seul, je fus et resterais à jamais Margot. C'était mon premier jour d'école à Fontvieille. En rentrant, j'avais raconté avec beaucoup d'enthousiasme mon arrivée, mes premières impressions sur les filles de ma classe et ma nouvelle institutrice. La gentillesse avec laquelle elle m'avait accueillie m'avait profondément touchée. « Aujourd'hui, nous recevons une toute nouvelle élève. Elle s'appelle Marguerite. J'aimerais que vous lui réserviez le meilleur accueil. Savais-tu, Marguerite, que tu portes le prénom d'une ancienne reine de France ? Elle est née au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. On l'appelait Marguerite de France ou Marguerite de Valois puis plus tard, on lui a donné un surnom, et elle est devenue la célèbre reine Margot. » Au cours du souper, je me souviens avoir été très fière de rapporter cette anecdote face aux sourires amusés de Madeleine et Léon. Mais ce qui m'avait rendue bien plus heureuse encore, c'était la voix grave de Lucien qui, le soir même, avait chuchoté à mon oreille, juste avant de planter une bise sur ma joue : « Bonne nuit, jolie Margot. » Mon cœur de toute jeune fille s'était allégé et envolé comme un ballon d'hélium.

Je l'aimais déjà de toute la force de mon innocence. À partir de ce moment-là, il usa de ce sobriquet uniquement lorsque nous étions seuls, comme si ce surnom qui n'appartenait qu'à nous conférait plus d'intimité à nos instants partagés : à l'ombre des moulins, quand je lui faisais la lecture, les pieds dans l'eau de la rivière, lorsque nous nous aspergions en poussant des cris d'enfants heureux, dans la grange, lorsque je l'aidais à améliorer sa lecture et son écriture, ou allongés dans le foin, tandis que nous refaisions le monde ou réinventions des visages aux nuages. De lui, tout me revient sans cesse, chaque regard, chaque geste du quotidien : sa montre à gousset dorée qu'il sortait souvent et laissait danser au bout de sa chaîne avant de la ranger dans la poche de son pantalon, son couteau fétiche qu'il ouvrait parfois pour rien et qu'il essuyait systématiquement sur sa cuisse avant de le refermer, l'air concentré qu'il prenait lorsqu'il taillait du bois, l'expression impénétrable qu'il avait à certains moments quand il me regardait, ses mèches blondes, sa silhouette adossée au mur, sa démarche, sa manière de boire et de manger, sa façon d'avaler le vent, la vie, l'amour. Si je savais manier les pinceaux, de lui, je pourrais peindre mille tableaux.

Oui, décidément, j'ai la mémoire trop longue, alors je vous demande pardon. Pardon à vous, papa, maman, de sortir du moule qui vous convenait jusqu'ici. Surtout, pardon à toi, ma fille. Pardon, Marie, de te voler un peu de ta maman. Je te promets de me rattraper lorsque nous serons ensemble. Je te ferai découvrir les mêmes choses qu'à Alice. Sois sûre que je t'aimerai tout autant, simplement tu

CÉLINE COLLE

me verras moins souvent. Mes excuses à vous tous, mais il faut que je fasse taire mon esprit, que j'oublie et que je me pardonne à moi aussi.